Flossenbürg Kommando de Regensburg

De cet enfer, combien reste-t-il de vivants ?

On parle très peu du kommando de Regensburg, dépendant du camp de Flossenbürg. Peut-être que les témoins français rescapés de ce kommando sont peu nombreux.

Lorsqu'un matin, sur la place d'appel du camp, en février 1945 peut-être, n'ayant plus la mémoire des dates après tant de souffrances, une sélection fut faite pour nous conduire, ce que nous ignorions, à Regensburg, nous ne savions pas encore ce qui nous attendait.

Tout nus, les médecins du camp et leurs sbires inscrivirent sur nos fronts un numéro à la peinture rouge, après avoir examiné notre anatomie. Nous apercevant que les chiffres des camarades avec qui nous voulions rester étaient différents des nôtres, instinctivement, et d'un commun accord, les chiffres inscrits sur les fronts furent effacés.

Inutile de dire que les S.S. et les médecins du camps entrèrent dans une fureur folle et nous fûmes soumis à un nouvel examen avec peinture sur le front.

Nous nous sommes alors aperçus que nous avions de nouveau le même numéro.

Je modifiais le numéro de mon camarade Boulmé afin qu'il reste avec moi (malheureusement ce pauvre garçon, Octave, est mort dans mes bras à Regensburg).

Nos mains restaient collées aux rails.

Nous fûmes cinq cents sélectionnés pour aller travailler à la réfection des voies ferrées à Regensburg.

Regensburg — Ratisbonne en français — sur les bords du Danube, était un nœud ferroviaire très important, et il fallait coûte que coûte remplacer les rails tordus à la suite des bombardements, pour faciliter de nouveau le passage des trains allemands.

Travaillant dans le froid et la glace, sans nourriture, nos mains bien souvent restaient collées aux rails.

La souffrance, les privations, firent que beaucoup d'entre nous moururent.

Partis à cinq cents, nous n'étions plus que 150 au bout d'une semaine.

Les effectifs furent recomplétés à 500. Beaucoup moururent encore de fatigue, de dysentrie.

Combien sommes-nous passés par Regensburg ?

Combien restons-nous de Français et de Belges Wallons ? car il n'y avait qu'entre nous que la solidarité s'était établie, cela aussi doit être dit.

Ayant pourtant une excellente mémoire, je ne me souviens que des faits qui se sont déroulés avant Regensburg. De mes camarades de souffrance du kommando de Regesburg, je me souviens que d'une chose : du triangle que nous portions sur notre costume rayé.

Lorsque je voyais un F, je poussais un grand cri... « Tu es Français » - B... « Tu es Belge »... « Restons unis »... C'est tout.

Combien de fois avons-nous traversé le pont de pierres qui enjambe le Danube pour aller ou revenir du travail !

Le travail était d'autant plus pénible que nous étions soumis aux coups de crosse et de matraque des S.S. et des kapos.

La gare de Regensburg étant bombardée continuellement, nos gardiens nous éloignaient du lieu de travail pour se mettre à l'abri, tout en nous surveillant avec leurs armes automatiques.

On se cachait dans des cuvettes faites par les bombes.

Un jour où nous étions trente Français et Belges tapis dans un trou de bombe, nous avons été enterrés vivants à la suite d'un bombardement intense. Tiré l'avant-dernier de ma position, par les bras et les jambes, je me suis retrouvé avec trois trous dans la tête.

Nous étions parqués en ville, dans une grande pièce en revenant du travail.

Couchés à même le sol, sur quelques fétus de paille, sans couverture, la dysenterie et la faiblesse extrême firent des ravages.

Les morts étaient entassés par deux et par trois dans des cercueils de bois blanc.

De cet enfer, combien reste-t-il de vivants, car, au cours des marches de la mort, ceux qui ne pouvaient pas suivre furent abattus sur le bord de la route ?

Je ne dois la vie qu'à mon évasion avec mon camarade Albert Duez, maire de Lillers (Pas-de-Calais), décédé il y a déjà plus de trente ans.

Marcel LHERBETTE
(Ancien de Flossenbürg et Regensburg)

"LE DÉPORTÉ" N° 443 Septembre octobre 89